

L'oubli, oublié

Double Oubli de l'Orang-Outang, d'Hélène Cixous, Galilée,
« Lignes fictives », 219 p.

Eftihia Mihelakis

Number 236, Spring 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64196ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Mihelakis, E. (2011). Review of [L'oubli, oublié / *Double Oubli de l'Orang-Outang*, d'Hélène Cixous, Galilée, « Lignes fictives », 219 p.] *Spirale*, (236), 73–74.

L'oubli, oublié

PAR EFTIHIA MIHELAKIS

DOUBLE OUBLI DE L'ORANG-OUTANG d'Hélène Cixous

Galilée, « Lignes fictives », 219 p.

De la jouissance, de la fascination, de la mémoire, des commencements, de la projection brutale devant une expérience accidentelle, il est bien question dans le dernier récit d'Hélène Cixous où la venue à l'écriture se façonne à partir d'un double oubli. Dès les premières lignes de ce récit, le lecteur est transporté dans les lieux fermés et étouffants d'une demeure où la mémoire de la narratrice est habitée au seuil de l'oubli. « *Je l'aurai donc relu* », avoue-t-elle de l'instant où elle retrouve un carton dans lequel aurait été archivé le premier livre, celui, paradoxalement, qu'elle ne saurait avoir jamais écrit. C'est à partir de cette étrange formulation d'un événement transposé au futur antérieur que la scène de retrouvailles se dévoile dans toute sa puissance et sa force.

Écrits au jour le jour, les événements entourant la (re)découverte du carton (qu'elle nomme aussi « *Carton* ») ainsi que les objets qui se situent à l'intérieur de ce dernier ne seront jamais clairement identifiés. De ce voyage sans ancrages précis, elle écrit : « *On se promène sans fin entre les ondulations du souvenir en se souvenant purement et sans souvenir précis, seulement les ondulations.* » C'est plutôt à travers le motif du voyage odysseéen que l'auteur parvient ainsi à écrire une mémoire qui ne cesse paradoxalement de s'actualiser par la perte de repères fixes.

LES DOUBLES DÉDOUBLÉS

En nous donnant à lire la découverte du Carton comme redécouverte oubliée, Cixous inscrit son récit à la frontière du secret et de l'archive. En effet, s'il y a un motif apte à représenter ce Carton, c'est sans doute celui du secret qu'il ne faut jamais révéler. Parlant du contenu secret

de ce Carton, mais aussi à travers lui, de l'impossibilité de pénétrer l'archive — ce secret du secret, celui qu'il ne faut pas blesser, percer, trouver, et qui demeure libre et intemporel —, Cixous remarque : « *Je ne veux pas m'expliquer la disposition aux délires que cette caisse à écrire contient. Il y a là un secret. Qu'importe si à la fin je meurs sans l'avoir maîtrisé, du moment qu'il est toujours là, détenu libre, et sans âge. Ce secret a des pouvoirs qui n'ont jamais faibli. Le secret du secret c'est qu'il tient ses pouvoirs de quelqu'un.* »

Ce quelqu'un, est-ce l'auteur ? Rien n'est moins sûr. L'identité de la narratrice ne se dévoile jamais à part entière. Dès les premières pages, Cixous demeure ambivalente face à l'origine de ses mots, notant d'abord « *qu'une des phrases qui précèdent ne soit pas toute [d'elle] mais d'un de [s]es doubles. Le doute est permis* », puis terminant son récit ainsi : « *je vois que chacun est double.* » C'est autour de l'indécision, du flou, de l'ombre spectrale que l'identité de la narratrice se joue et se déjoue puisqu'elle se voit toujours dédoublée en plusieurs doubles.

Des multiples figures dédoublées, elle revient souvent à celle de « *J.D.* » Depuis la mort de son ami, Jacques Derrida, ce dernier ne cesse d'accompagner son œuvre. Dans ce dernier récit, Cixous y revient afin d'exprimer son souhait de partager avec lui cette (re)découverte. De ce souhait, elle écrit : « *J'aurais tant*

Hélène Cixous
Double Oubli
de l'Orang-Outang



voulu partager précipitamment cette brûlure avec mon ami. [...] Mais il venait de partir. » Plus que la mémoire, c'est la volonté de raconter cet événement à des figures fantomatiques et de les partager avec elles qui motive l'écriture d'Hélène Cixous. De son fils mort sur lequel elle a écrit un récit intitulé, *Le Jour où je n'étais pas là* (2000), elle note : « *J'aurais tant voulu faire part à mon fils l'astrophysicien de cet accident tout à fait météorologique, comptant qu'il m'en fournirait la métaphore astrale ou souterraine, ce qui m'aiderait à supporter la ténèbre réelle, dense, que la quasi-chute de l'objet avait dégagée dans ma tête.* » Ainsi, ce récit se situe au-delà d'une écriture autobiographique soucieuse de retranscrire fidèlement les souvenirs d'un passé douloureux puisqu'il engage une parole *post mortem*. Chaque œuvre de Cixous, dont la prolixité est remarquable, semble s'écrire à même la mort, mais surtout à partir d'un au-delà situé ici-bas. Les événements, tout comme les personnages

et les mondes qui peuplent ses récits, semblent toujours être à la lisière de la vie et de la mort tant les récits qui les constituent les font renaître, revivre, et « remourir ». En effet, tenues en tandem, toutes les instances peuplant l'espace du récit se déploient toujours sous forme de didymes inséparables.

Écrivant sur l'impossibilité de trancher entre la vie et la mort, entre le vrai et le faux, entre la réalité et la fiction, entre le réveil et le rêve, Hélène Cixous se fait, comme dans ses autres livres, la porte-étendard d'une question centrale, celle du secret de l'archive. Mais puisqu'elle ne donne jamais à lire un être sans son double dédoublé, le secret est toujours celui d'un secret du secret. En établissant un

Mais, comme toute fiction d'Hélène Cixous (il faut mentionner, par contre, qu'il n'y a aucune mention générique), ce livre n'est pas seulement un objet, un nom commun; il se dévoile sous plusieurs formes: en tant que personnage, présence divine et force de procréation. Le Livre est, par exemple, un Orang-Outang: « *On l'aura compris, ce récit est un Orang-Outang* », dit-elle dès le « Prière d'insérer ». Or l'intérêt de cette comparaison réside avant tout dans la recherche d'une forme inouïe de l'Orang-Outang qui oblige le lecteur à rompre avec ses conventions afin de se laisser happer par le monde du récit qui ne se présente pas comme différent du monde réel, mais qui est cependant aussi éloigné, étrange, nocturne, lointain que cette bête anthro-

volonté de métamorphose presque illimitée, qui provoque chez le lecteur une sorte d'étrange « *trouble du regard* » — pour emprunter une expression de Maurice Blanchot. Lire *Double Oubli de l'Orang-Outang* est une occasion de saisir ce moment trouble du regard, car c'est en ce lieu simultanément familier et étranger qu'il fait l'épreuve des limites du visible. Lire le Carton, écrire le Livre, voilà deux expériences qui ne cessent de s'actualiser, de se métamorphoser dans les replis et les contours d'une mémoire aux limites mêmes de la remémoration. Ce qui est recherché dans ce récit n'est donc jamais une actualisation, une finitude, une vue rassurante et objective de la création, mais un lien à chaque fois unique entre le visible et l'invisible. C'est en ce lieu où la mémoire est troublée que s'énonce l'oubli, dimension de la mémoire dont le dédoublement consiste dans l'intensité de la possibilité et donc de la liberté.

Véritable prophétie apocalyptique, ce dernier récit d'Hélène Cixous promet quelque chose d'autre, quelque chose qui, tel un oracle delphique annonçant la fin du monde, proclame simultanément une mort et un avenir.

espace de partage avec les morts, Cixous parvient à faire circuler le doute jusqu'à ce qu'elle réussisse à douter de sa propre identité: « *Suis-je une fiction?* », allant jusqu'à douter de l'origine de son propre geste d'écriture: « *Quand ai-je commencé à être moi-même mon auteur?* »

LA PUISSANCE DE L'ORANG-OUTANG

S'il est certain — et l'auteur le montre à plusieurs reprises dans ses écrits philosophiques et critiques (par exemple, ceux qui se façonnent à partir d'un entrecroisement de lectures sur/avec Jacques Derrida) — que l'expérience identitaire dans l'écriture est éminemment influencée par une parole prophétique, celle qui vient d'un geste qui précède l'écriture et qui se situe à l'extérieur du corps écrivant, alors l'enjeu de ce qu'elle appelle ailleurs « *la Toute-Puissance de la Littérature* » consiste à tâcher de rendre compte, même si ce geste doit demeurer impossible, à s'approcher le plus possible de ce secret sans pour autant y toucher. C'est dans cette perspective que le motif du Livre dans *Double Oubli de l'Orang-Outang* puise toute son importance.

poïde; c'est-à-dire une présence apte à faire surgir une mémoire autant qu'une histoire profonde et oubliée. Cependant, face à la violence de cette bête créatrice, la narratrice n'est pas plus immunisée que le lecteur puisqu'elle avoue: « *[a]ussitôt la porte ouverte, j'étais dans la gueule du récit, avalée, écrasée entre les mâchoires, engloutie. Ce récit est un Orang-Outang. On ne peut pas lui en vouloir de nous massacrer...* »

LES MONDES DU LIVRE

En se réinscrivant et en se répétant, le Livre se réfléchit et engendre l'écriture. Or la force de cet engendrement perpétuel se dévoile par l'entremise d'une puissance génératrice qui procréé et détruit, génère et abolit, dans le même souffle — pour emprunter un vocable de la *Genèse*. En se déployant à la fois comme lieu originel (Oran, ville natale de Cixous), bête préhistorique ayant le pouvoir de nous massacrer, et pulsion d'écriture, l'Orang-Outang fascine par son étrange puissance de possibilité. En effet, le lecteur est fasciné par l'étrangeté d'une histoire à première vue banale, mais surtout par la « *pervertibilité* », cette subtile, si subtile capacité et

DESTRUCTION ET NAISSANCES

Véritable prophétie apocalyptique, ce dernier récit d'Hélène Cixous promet quelque chose d'autre, quelque chose qui, tel un oracle delphique annonçant la fin du monde, proclame simultanément une mort et un avenir. C'est une parole qui demande que le déchiffrement côtoie l'impossibilité et que l'oubli se fasse oublier. Voilà peut-être l'espoir de toute écriture qui se donne pour but de lire l'archive. Enfin, de cet espoir de lecture, Cixous précise que le geste de lecture ne doit jamais arriver: « *Je n'arrête pas de relire naturellement je ne relis jamais deux fois la même chose, et je ne suis encore jamais arrivée à lire, c'est-à-dire avoir lu, je ne sais pas lire autrement qu'en revenant, je hante, je reviens relire je retourne autrement le même livre, plus je relis plus il s'étend, s'élève, se multiplie, se manifeste aussi à chaque relecture je découvre des milliers de ressorts et de traces autres que les milliers et centaines de milliers précédents, un livre me fait bien cent livres en quelques années. Cela prend tout mon temps.* » Car, il faudrait « *ne-pas-lire* », ne jamais cesser de « *ne-pas-lire* », ne jamais aller jusqu'au bout afin de toujours laisser ouverte la porte de la vie. C'est ainsi que l'oubli, tout comme la mémoire, survit.